

## **La critique des systèmes idéologiques ciblés par Georges Perec dans sa dystopie *W ou le souvenir d'enfance***

Dès l'origine de la littérature comme telle, l'une de ses visées était l'analyse critique des événements et des faits politiques et sociaux moyennant une réflexion poétique et souvent pathétique. Au cours des siècles, l'engagement, la dimension sociopolitique de la littérature ont reçu des formes d'expression variées qui ont abouti à l'élaboration de différents genres littéraires. Ces genres sont les essais philosophiques et satiriques, les pamphlets, les romans et les récits satiriques et allégoriques, les apologues, les utopies, les romans d'anticipation, etc. Cette série doit être complétée par une forme relativement nouvelle et donc un nouveau genre qui a connu son plein épanouissement pendant les siècles derniers – l'anti-utopie ou/ et la dystopie et leurs dérivations.

Bien que ce genre ait ses précurseurs de longue date comme Rabelais, Swift, Cervantès, Brioussou, Verne, Jérôme K Jérôme, etc., c'est l'an 1924 – l'année de la publication du roman de Zamiatine «Nous autres» – qui est considérée comme la date de la formation définitive, de la cristallisation de la pure anti-utopie littéraire. Dorénavant, ce sont de grandes dystopies du siècle qui assument le rôle des anticipateurs mornes et critiques des scénarios possibles du développement des sociétés tout en incarnant les états d'âme et les préoccupations des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>.

Bien que les romans dystopiques les plus connus et devenus classiques n'aient pas été écrits par des écrivains français ou francophones, notre recherche a néanmoins révélé que c'est surtout la littérature française qui fut à l'origine de ce type de genre littéraire

---

1. Avant, Huxley et Orwell

et qui a apporté sa contribution au développement de celui-ci. Le roman-récit d'Emile Souvestre *Le Monde tel qu'il sera*, écrit en 1845, comprend des traits essentiels du genre en question et il est considéré par la plupart des critiques français, tels Raymond Trousson, Pierre Versins, Roger Bozzetto, Jacques Van Herp, comme la première dystopie de la littérature. Dorénavant, ce genre a eu sa continuation et son développement dans la littérature française dans les œuvres de Jules Verne (*Les Cinq cent millions de la Béguine*), d'Anatole France (le dernier chapitre de *L'Île des pingouins*), de Léon Daudet (*Les Matricules*).

La juxtaposition la plus simple des dates des faits historiques et des publications de ce genre de romans dénonce la corrélation directe entre ce type de littérature et les utopies politiques des temps modernes – telles que l'idéologie et les régimes communistes, les régimes fascistes, l'idéologie aryenne d'Hitler, mais aussi l'engouement hyperbolisé pour le progrès technique et scientifique, le scientisme, le positivisme, l'architecture internationale, l'urbanisme hygiénique, notamment.

Si les premiers anti-utopies dénonçaient et avertissaient contre les extrémités que les utopies politiques et sociales de l'époque couvaient, après les catastrophes des guerres mondiales, sont apparus les romans qui dressaient le bilan des événements funestes imposés à l'humanité. Parmi ces derniers, il est nécessaire de citer le roman de Georges Perec *W ou le souvenir d'enfance* qui est l'objet de notre étude. La recherche que nous menons sur cette œuvre, outre l'analyse de la poétique et des techniques littéraires mises en place par Perec, comprend aussi l'analyse détaillée de la partie dystopique du roman au niveau des idées politico-sociales et des réflexions critiques de l'auteur. C'est justement de cet aspect que je vais parler dans cet article.

Le roman à la fois autobiographique et dystopique *W ou le souvenir d'enfance*, publié en 1975, est l'œuvre clé de Georges Perec, qui permet au lecteur attentif de comprendre toute son œuvre. C'est à l'âge de 16 ans que le roman fut conçu par l'auteur, mais il ne fut publié qu'à la fin de sa vie. Il reflète l'histoire de sa famille ainsi que de son peuple. D'origine juive, Georges Perec a perdu ses parents et un grand nombre de ses proches lors de la Seconde Guerre mondiale. Quatre ans après sa naissance, son père succombera à ses blessures de guerre. En 1943, sa mère est déportée, et, deux ans

après, elle et la grande mère de Perec sont exterminées à Auschwitz. Ce n'est qu'à l'âge de 9 ans, en 1945, que Perec retourne vivre à Paris, accueilli par Ester Bienfeld, une tante paternelle. De sorte que Perec est témoin silencieux et victime indirecte de la réalisation de l'extermination cacotopique, parfaitement organisée, d'une certaine couche d'êtres humains par un pays, une nation et un parti. Et c'est de cette expérience douloureuse et inabordable que naît l'œuvre bouleversante *W ou le souvenir d'enfance* – une dystopie littéraire de tonalité autobiographique travestie en utopie et en roman d'aventures, comprenant une critique sociale et morale.

Perec a choisi en tant que forme et méthode d'expression le genre allégorique d'apologue dystopique. L'auteur ne parle pas dans son livre du régime nazi ni du cauchemar cacotopique des camps de concentration d'une façon explicite, directe, et il évite d'en faire un spectacle fictionnel. Tout au contraire, il travestit son histoire, l'histoire de ses parents, de son peuple sous la forme d'une société sportive où l'idéologie exclusive est celle de «*Fortius, Altius, Citius*» (*W ou le souvenir d'enfance* 92) et de la sélection à la suite d'une concurrence acharnée. C'est par ce jeu de travestissement, cet emploi de l'allégorie, de la parabole, que Perec dépasse les limites d'une simple histoire sur les camps de concentration et Auschwitz plus particulièrement, pour donner à son œuvre une ampleur plus large, plus riche de nuances, comprenant une réflexion antitotalitaire de l'auteur sur les systèmes et les idéologies de l'époque qui, à son avis, tendent vers le totalitarisme. De sorte que Perec s'est servi de l'histoire tragique de son peuple, de ce qu'il a vécu et senti, pour faire parvenir, pour transmettre son attitude critique envers toute une pléiade des systèmes.

Le héros de Perec – Gaspar Winckler, son alter-ego que l'on peut retrouver dans ses autres romans, poussé par la figure énigmatique de MD Otto Apfelstahl, que plusieurs spécialistes de Perec identifient à son psychanalyste, part à la recherche d'un autre Gaspar Winckler dont il porte le nom. Aussi, au début, l'intrigue du roman se rapproche-t-elle de celle des romans policiers et d'aventure, tandis qu'en effet, il n'est que le préambule à la recherche littéraire de l'enfance perdue. Sans passage ni avertissement, Perec entame une narration exaltée d'une société sportive W située dans un des îlots de la Terre du Feu qu'il n'a pu pourtant trouver sur aucune

carte, tout comme une utopie classique qui «ne se trouve nulle part». La narration de l'île s'annonçant comme une utopie classique, s'engouffre, après quelques chapitres, dans l'abîme sans fond des esquisses dystopiques décrivant la déshumanisation, la dégénération de la société, semblant pourtant au début, être bien organisée et gérée autour des idéaux sportifs.

Certes, le choix du lieu pour la société W n'est pas dû au hasard et fait penser, d'une part, aux utopies propres à la pensée occidentale (les *Atlantides* de Platon et de Bacon, l'*Utopia* de Thomas More, l'*Olympia* de Pierre de Coubertin), aux paradis perdus peuplés de bons sauvages à la Rousseau, aux Robinsonnades et aux îles mystérieuses tirées des romans de science-fiction à la Jules Verne, qui était d'ailleurs un des auteurs les plus choyés par Georges Perec, mais aussi d'autre part, aux camps de déportation des forçats et des criminels politiques, une pratique très répandue en France même au XX<sup>e</sup> siècle dans les Antilles, aux camps de concentration et de déportation. Voici la phrase finale qui clôt le roman: «J'ai oublié les raisons qui, à douze ans, m'ont fait choisir la terre de Feu pour y installer W: les fascistes de Pinochet se sont chargés de donner à mon fantasme une ultime résonance: plusieurs îlots de la terre de feu sont aujourd'hui des camps de déportation» (W 222). L'image même de l'île comme symbole avec tout ce qui s'y passe ensuite nous dévoile la vision de l'auteur qui combine l'utopie et la dystopie, montre le passage presque inévitable entre les deux, décèle le caractère à double face des systèmes clos, artificiels, isolés. Dans son livre *Penser/Classer*, Perec écrit à la page 156: «Toutes les utopies sont déprimantes parce qu'elles ne laissent pas de place au hasard, à la différence, au divers. Tout a été mis en ordre et l'ordre règne. Derrière toute utopie, il y a toujours un grand dessein taxinomique: une place pour chaque chose et chaque chose à sa place».

L'image de l'île symbolise entre autres un détachement et met en relief le penchant de Georges Perec à penser, à réfléchir l'isolement systématisé des gens, des couches sociales et/ou ethniques, peu importent les raisons. En 1977, toujours concernant les motifs d'exil et d'isolement, Perec écrit et filme ensuite, en collaboration avec Robert Bober, *Les récits sur L'Ellis Island*<sup>2</sup>. Pour ce faire, il recueille les récits

---

2. *Récits d'Ellis Island: histoires d'errance et d'espoir*, en collab. avec Robert Bober, Paris, Ed. du Sorbier, 1980.

d'émigrés d'Ellis Island, au pied de la Statue de la Liberté<sup>3</sup>, à travers lesquels et par le biais d'une affinité avec un destin qu'il aurait pu connaître, Perec continue son éternel questionnement sur cet état de déracinement et de perte d'identité: Que se passe-t-il lorsqu'on perd son identité dans l'espoir d'un idéal? Que se passe-t-il quand on est placé dans un système qui n'estime pas sa propre identité, quand on n'est plus un acteur actif de sa propre vie, quand on est déraciné?

L'origine de l'île est floue, imprécise, polysémique et ouvre de multiples pistes de réflexion. En quelques lignes, Perec dresse le tableau mosaïque des motifs visés, des motifs d' «inspiration»: Sur le point de la fondation de l'île, de nombreuses variantes ont été avancées. Dans l'une, par exemple, Wilson est un gardien de phare dont la négligence aurait été responsable d'une effroyable catastrophe, dans une autre, c'est le chef d'un groupe de condamnés qui se seraient mutinés lors d'un transport en Australie; dans une autre encore c'est le Némoto dégoûté du monde et rêvant de bâtir une cité idéale. Une quatrième variation, assez proche de la précédente, mais différente par son sens, fait de Wilson un champion qui exalte l'entreprise olympique mais, désespéré par les difficultés que rencontrait alors Pierre de Coubertin et persuadé que l'idéal olympique ne pourrait qu'être bafoué, sali, détourné au profit des marchandages sordides, soumis aux pires compromissions par ceux-là mêmes qui prétendraient le servir, décide de tout mettre en œuvre pour fonder une nouvelle Olympie. Le détail de ces traditions est inconnu; leur validité même est loin d'être assurée. «Cela n'a pas une très grande importance» (*W ou le souvenir d'enfance* 95). Peu importe par qui et pourquoi, W peut arriver sans aucun raisonnement ni cause et c'est là encore où gît la douleur profonde de l'auteur.

Au premier abord, ce qui saute aux yeux, c'est ce rapprochement entre le sport, le mouvement olympique avec le régime hitlérien et, en général, les régimes totalitaires, qui constitue un trait distinctif de W. Fondée sur les valeurs olympiques «Fortius, Altius, Citius» (*W ou le souvenir d'enfance* 92), la société W semble d'emblée être une société utopique, bien organisée, où tous ont l'air d'être heureux de leur sort: «qui ne serait enthousiasmé par cette discipline audacieuse?» (*W ou le souvenir d'enfance* 105). Les Jeux olympiques furent à leur

3. De 1892 à 1924, près de seize millions d'émigrants en provenance d'Europe sont passés par Ellis Island, un îlot de quelques hectares où avait été aménagé un centre de transit, tout près de la statue de la Liberté, à New York.

époque encore une utopie des temps modernes animée par le Baron de Coubertin. La tonalité optimiste de l'engouement pour le sport et ses valeurs changent au fil des chapitres jusqu'à ce qu'une image dégénérée des camps de concentration commence à se détacher. Il convient de rappeler que les Jeux Olympiques de 1936 ont été l'occasion pour les autorités allemandes d'exhiber la propagande nazie. Lors de la cérémonie organisée à Berlin par Hitler, les athlètes de différents pays ont préféré le salut hitlérien au salut olympique. Les sportifs allemands avaient pour mission de «servir à promouvoir le mythe de la supériorité raciale «aryenne» et de ses prouesses physiques»<sup>4</sup>. Hitler contrôlait tout, le chancelier avait la volonté de se servir des Jeux Olympiques pour mieux établir sa politique: «Seuls quelques journalistes, tels que William Shirer, comprirent que le spectacle offert à Berlin n'était qu'une façade cachant un régime raciste, oppressant et violent»<sup>5</sup>. En effet, Hitler donnait l'image d'une Allemagne sportive, festive, pour mieux diffuser sa politique. Les Jeux ont donc servi de propagande à Hitler. Percec explique ce rapprochement, cette parabole qu'il avait choisie en tant que véhicule de ses idées, de la façon suivante:

J'ai toujours été frappé par quelque chose qu'il y avait de ... disons...d'ultra-organisé, d'ultra-agressif, d'ultra-oppressant dans le système sportif; et l'une des premières images qui pour moi rassemble le monde nazi et le monde du sport, ce sont les images du film de Leni Riefenstahl qui s'appelle Les Dieux du stade. Ensuite, il y a eu des événements comme ceux de Munich (en 1972), par exemple les jeux Olympiques de Munich ou d'un seul coup on a vu quelque chose qui, en principe, devait être une fête de sport, une fête du corps, devenir le théâtre d'une très, très grande victoire politique... et raciale... (*En dialogue avec l'époque* 64)

Plus loin, Percec argumente ce rapprochement entre le sport et la domination totalitaire en se référant au psychanalyste Wilhelm Reich:

Je me suis beaucoup servi, d'une part, du texte de David Rousset sur les camps de concentration où il parlait de

---

4. <http://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=284> consulté le 19 avril 2013.

5. *Ibid.*

quelque chose que par dérision on appelait «sport», et puis des analyses de Wilhelm Reich qui explique comment le sport, qui en principe, devrait être quelque chose de corporel – enfin, lié au bonheur du corps –, devient un instrument d'agressivité, de domination et d'exploitation. (*En dialogue avec l'époque* 64)

Ici, il est à remarquer qu'en fait, l'idéologie de la performance sportive, de la compétition visant, coûte que coûte, la victoire et la constatation de sa supériorité est propre en général aux systèmes totalitaires – que ce soit le système soviétique de l'ex-URSS, la Corée du Nord ou la Chine d'aujourd'hui<sup>6</sup>.

La performance sportive et le triage des sportifs-membres de la société selon leurs résultats, leurs titres, leurs catégories font penser à un autre «amusement» hitlérien – celui de la sélection, de l'eugénisme ou, autrement dit, de la politique aryenne d'Hitler dont les victimes furent les parents de Georges Perec, son peuple. «Plus les vainqueurs sont fêtés, plus les vaincus sont punis, comme si le bonheur des uns était l'exact envers des malheurs des autres» (*W ou le souvenir d'enfance* 147). Comme si pour la réussite des uns, il faut anéantir les autres. On se rappelle ici la célèbre exclamation tirée de 1984 d'Orwell: *Je comprends comment mais je ne comprends pas pourquoi* (1984). Vraiment à quoi servent cette humiliation, cette vexation, cette discrimination, cette extermination lente et perverse des «vaincus», des «indésirables», des «sous-hommes»? Est-ce qu'elles garantiront la réussite et le bonheur des «vainqueurs», de ceux qui ont réussi la sélection? Perec se pose cette question tout au long du récit, il essaie de comprendre la logique, le sens de W, mais il échoue car l'absurdité inhumaine est inconcevable, impensable; Perec la narre mais ne l'explique pas. Une chose est sûre: il n'y a pas de vainqueurs sur W, tous y sont des cobayes du système et tous sont condamnés à échouer un jour, ce ne sont que des moribonds estropiés et affamés qui figurent à la dernière page:

Il faut les voir, ces Athlètes squelettiques, au visage terreux, à l'échine toujours courbée, ces crânes chauves et luisants, ces yeux pleins de paniques, ces plaies purulentes, toutes ces marques indélébiles d'une humiliation sans fin, d'une terreur

---

6. Il n'est qu'à nous rappeler les scandales récents liés aux entraîneurs coréens aux Etats-Unis appliquant aux sportifs des méthodes inhumaines et insupportables.

sans fond, toutes ces preuves administrées chaque heure, chaque jour, chaque seconde, d'un écrasement conscient, organisé, hiérarchisé, il faut voir fonctionner cette machine énorme dont chaque rouage participe {...} à l'anéantissement systématique des hommes... (*W ou le souvenir d'enfance* 220)

Aussi, dans les derniers chapitres, l'image dévastée des camps de concentration devient-elle de plus en plus évidente. Perec, qui avait étudié en détail les récits sur les camps de concentration, y compris ceux de David Rousset<sup>7</sup>, parsème ici et là la description de vrais épisodes tirés du quotidien des camps. «Les camps de concentration sont une manifestation logique d'une pensée poussée à son paroxysme» (*En dialogue avec l'époque* 66).

Sur l'île idéologisée *W*, les critères qui servent à trier des sportifs sont aussi injustifiés et abusifs que ceux qu'on peut retrouver dans l'idéologie raciste d'Hitler. Les sportifs qui ne répondent pas aux critères de la «norme» sont soumis à la moquerie et à l'exclusion, quoique les bornes de la norme soient indéfinissables et dépendent des juges et de la loi. Hélas, «La loi est implacable, mais la Loi est imprévisible. Nul n'est censé l'ignorer, mais nul ne peut la comprendre» (*W ou le souvenir d'enfance* 168-169). L'incohérence de ce système à l'image du régime nazi réside en justice injuste et manipulatrice: «Mais l'on connaît assez le monde *W* pour savoir que les Lois les plus clémentes ne sont jamais que l'expression d'une ironie un peu plus féroce» (*W ou le souvenir d'enfance* 209). Tout comme le fascisme, la société *W* de la Terre du Feu aspire à établir une race idéalisée dont les fondements seraient parfaitement injustes, partiels et absurdes, une race basée sur la discrimination, l'oppression:

Lorsqu'un pouvoir, une bureaucratie se sent trop faible pour accepter qu'il y ait des gens qui ne pensent pas comme elle, se déclenchent des processus d'élimination, par tous les moyens qui vont aller jusqu'aux camps. En général, ça ne va pas toujours jusqu'aux camps de concentration ...mais ça va à l'extermination linguistique et psychologique, ça va à l'interdiction à quelqu'un de vivre librement, de pouvoir penser, de pouvoir pratiquer sa religion, ses croyances, ses rites. (*En dialogue avec l'époque* 65)

---

7. David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*.

Perec insiste sur le fait que les camps de concentration se répètent d'un pays à l'autre, que c'est un phénomène qui n'est pas propre qu'au régime nazi, mais qui peut arriver partout au monde, à n'importe quelle époque, que chaque fois qu'un pouvoir devient extrêmement hiérarchisé, monolithique, se charge d'une bureaucratie de plus en plus envahissante,

Il va tendre vers cette notion que celui qui n'est pas comme toi... celui-là il faut l'éliminer comme si c'était une bête ou un rat ou un animal [...] Ce n'est pas dans le Chili d'Allende qu'il y avait des camps mais dans le Chili de Pinochet; ce n'est pas dans le Portugal d'aujourd'hui mais c'est dans le Portugal qu'il y a un an; c'est encore en Espagne; ce n'est pas dans la Grèce actuelle mais c'est dans la Grèce des colonels. (*En dialogue avec l'époque* 65)

La pensée totalitariste, selon Perec, est propre à la pensée occidentale, en général. Dans un entretien, Perec mentionne le caractère antilibéral et anti-tolérant de la pensée occidentale, qui n'admet pas qu'il puisse y avoir des hommes différents. Il n'est qu'à rappeler que la société *W* fut fondée par des WASP<sup>8</sup> ou Wilson ou les colonels anglo-saxons et que les noms des sportifs qui prolifèrent dans le roman, sont d'origine anglo-saxonne. A propos des fondateurs de l'île et des légendes tissées à ce propos, Perec écrit: Il est sûr qu'au moins, c'étaient des Blancs, des Occidentaux, et même presque exclusivement des Anglo-Saxons: des Hollandais, des Allemands, des Scandinaves, des représentants de cette race orgueilleuse qu'aux Etats-Unis on nomme Wasp) (*W ou le souvenir d'enfance* 96).

L'autre point de critique que Georges Perec dénonce, c'est la bureaucratie, la forte hiérarchisation qui, dans n'importe quel système, aboutit inévitablement au totalitarisme. Bien que ses convictions politiques soient franchement socialistes, Georges Perec critique vivement la Russie stalinienne en n'y voyant qu'une façade socialiste, qu'un nom dont le fond consiste en une lutte pour le pouvoir, en l'élimination physique des hétérodoxes, de tous ceux qui

---

8. *White Anglo-Saxon Protestant* (WASP) désigne l'archétype de l'Américain blanc favorisé, descendant des immigrants protestants d'Europe du Nord-Ouest, dont la pensée et le mode de vie ont structuré la Nation américaine depuis les *W* premières colonies anglaises du XVII<sup>e</sup> siècle.

pensent différemment, en forte hiérarchisation et en épanouissement de la bureaucratie sans précédent. La hiérarchie de la société *W* rappelle beaucoup le Château de Kafka (un des auteurs préférés de Georges Perec) comme l'image-symbole inégalée de la bureaucratie absurde. Son équivalent dans le roman est la Forteresse inabordable où habitent les Juges. Il semble que la Loi n'empêche pas les sportifs de devenir des Juges un jour mais rares sont ceux qui y arrivent, car il n'y a aucune logique dans cet univers; tout au contraire, c'est l'arbitraire et l'injustice qui y règnent. Tout en poursuivant la veine de la critique du socialisme et le dévoilement de ses vices, Perec attaque Marx par une paraphrase de son idée centrale: *Lorsque le prolétariat prendra le pouvoir, il se détruira comme classe et détruira en même temps la lutte de classe*. En l'appelant Utopie Marxiste, il l'accuse de myopie, d'incapacité à prévoir que le jour où les classes antagonistes seront détruites, le prolétariat en tant que dernière classe sociale se divisera et se battra en son sein: «L'ennui c'est que la lutte des classes et la révolution n'est pas un processus qui se fait une fois et puis s'arrête. Et ce que Marx ne prévoyait pas c'est qu'il allait y avoir ce développement de la technocratie et de la bureaucratie qui allait restituer une classe sociale» (*En dialogue avec l'époque* 66).

A la suite d'une telle bureaucratie, les sportifs de *W* affrontent une situation pathologique où l'on ne sait plus où sont les véritables ennemis. Les athlètes ne cessent pas de se battre entre eux à l'intérieur de leur village et dans les autres villages. Dans cette lutte incessante et épuisante, les Athlètes perdent leur sens de la réalité et ne perçoivent même pas que c'est contre les conditions, contre le mode de vie imposé qu'il faut se battre. Perec rapporte un détail des camps de concentration qui illustre assez bien cet état de passivité, cette obéissance totale à la suite d'une politique bureaucratique bien menée:

En fait, il en était exactement de même dans les camps; le grand principe de l'organisation des camps nazis, c'est que les SS n'avaient même pas besoin, à la limite, d'exercer leur terrible pouvoir; ils le faisaient exercer par des détenus auxquels ils donnaient une petite parcelle de pouvoir; ils en faisaient des chefs de block, des kapos et c'étaient des détenus comme les autres, souvent des détenus de droit commun, et parce qu'ils disposaient d'une petite parcelle de pouvoir, ils étaient encore

plus féroces que les SS parce qu'ils risquaient de perdre cette minuscule liberté qu'ils avaient....Ça amusait SS presque de voir qu'ils se dévoraient entre eux, qu'ils se battaient pour un bout de pain, pour un morceau de saucisse. (*En dialogue avec l'époque* 65)

Le caractère exceptionnel de l'œuvre en question consiste dans le fait que Perec y arrive à exprimer son attitude critique envers presque tous les systèmes existants. Perec critique les systèmes utopiques et totalitaires, il critique le socialisme, la bureaucratie, la technocratie, mais avant tout sa critique porte sur le capitalisme, qui se base sur le principe «universel» *struggle for life* et la compétition comme fin en soi. Le choix du sport en tant que cadre au roman devient encore plus compréhensible quand on sait que la compétition tellement haïe par Perec était pour lui le symbole et le synonyme du capitalisme, cette création de la pensée occidentale.

Le *struggle for life* est ici la loi; encore la lutte n'est-elle rien, ce n'est pas l'amour du Sport pour le Sport, de l'exploit pour l'exploit, qui anime les hommes W, mais la soif de la victoire, de la victoire à tout prix. [...] L'organisation de la vie sportive W a pour finalité unique d'exacerber la compétition, ou, s'il l'on préfère, d'exalter la victoire. Gloire aux vainqueurs ! Malheurs aux vaincus !

Pour résumer, nous avons établi la liste des systèmes idéologiques qui, selon notre considération et conformément aux résultats de notre recherche, ont servi à Georges Perec d'objets de critique, de cibles, lors de l'écriture de son roman *W ou le souvenir d'enfance*:

- Régime nazi, régime hitlérien, camps de concentration
- Mouvement olympique, grand sport
- Eugénisme, sélection à partir de la performance
- Capitalisme, *struggle for life*, compétition acharnée pour la survie et la réussite
- Intolérance de la pensée occidentale
- Bureaucratie, technocratie, socialisme
- Toute idéologie utopique
- Tout système totalitaire

### **Bibliographie**

- Chauvin, A., *Leçon littéraire sur W ou le souvenir d'enfance de Georges Perec*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- Imbert, D. C., *Mémoire et utopie dans W ou le souvenir d'enfance*, Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses, 2001.
- Perec, G., *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Ed Demoel. L'Imaginaire Gallimard, 1975.
- Perec, G., *En dialogue avec l'époque*. Edition établie par Dominique Bertelli et Mireille Ribière. Mothe-Achard. Joseph K. 1965-1981.
- Reboul, A.-M., *Douleur et violence dans W ou le souvenir d'enfance de Georges Perec*, Madrid.: Departamento de Filología Francesa Facultad de Filología Universidad Complutense de Madrid, 2008.
- Roche, A., *W ou le souvenir d'enfance de Georges Perec*, Essai et Dossier réalisés par Anne Roche. Ed. Gallimard, Foliothèque. 1997.

### **Sources d'Internet**

<http://www.ushmm.org>, Encyclopédie multimédia de la shoah